

d'un coup de pistolet. Raoul était à peine debout, qu'il aperçut un soldat de marine qui couchait Georges en joue ; il fondit sur ce soldat et l'étendit sur le pont d'un coup de sabre. En quelques secondes, les deux amis s'étaient sauvés la vie. Ils eurent le temps de se sourire et de se serrer la main. La frégate anglaise offrait alors le spectacle d'une mêlée confuse à l'arme blanche, illuminée çà et là des rouges lueurs des coups de feu. D'ailleurs, il n'y avait d'hésitation ni dans l'attaque, ni dans la défense. Anglais et Français, habitués à se combattre depuis dix ans, savaient à quoi s'en tenir sur une pareille mêlée. C'était un temps plus ou moins long à piétiner dans le sang, à frapper et à être frappés. Ils avançaient et reculaient tour à tour avec une rage froide ou avec de grands cris. A la fin, cependant, les anglais furent acculés contre la muraille de tribord. Ils étaient vaincus, et déjà quelques-uns jetaient leurs armes en demandant merci, quand soudain une forte explosion fit sauter en l'air une partie du pont sur lequel on combattait. C'était un amas de gargousses dans la batterie qui avait pris feu. L'incendie, avec la rapidité de l'éclair, courut dans la batterie, descendit dans la cale, s'élança dans les agrès et dans la voilure. D'un commun accord, vainqueurs et vaincus se précipitèrent à bord de la *Thétis* pour y chercher un refuge. Les gabiers, qui se battaient au bout des vergues, s'employèrent avec une sauvage énergie à rompre ou à dénouer les liens de fer qui joignaient les deux bâtiments. Toutefois, la *Thétis*, bien que dégagée de ses grappins, semblait hésiter à s'éloigner de cet ennemi qu'elle avait saisi corps à corps. Elle n'abattait que lentement sous une brise très-faible, et, telle qu'un génie des eaux, doué à ce moment redoutable d'une volonté sans appel, elle tenait toutes les âmes en suspens. Après quelques minutes aussi longues que des siècles, elle se décida pourtant à s'incliner avec grâce et à prendre son élan. Elle était à peine à une encablure de distance du lieu du combat, qu'une effroyable détonation se fit entendre. Une trombe de feu sortit du sein de la mer, jaillit jusqu'au ciel, et là, se renversant en orbes de flamme et de fumée, retomba sur les flots en les semant de cadavres et de débris. La frégate anglaise avait sauté. La *Thétis* amena aussitôt ses embarcations pour recueillir les naufragés qui survivaient ; quant au brick, qui venait d'arriver et qui avait mis en panne, il resta d'abord immobile comme frappé de stupeur à la vue de ce désastre, puis il laissa porter, se couvrit de voiles et prit chasse vent arrière.

Les émotions violentes n'ont que peu de durée chez les hommes habitués à les subir, et pour qui le danger est une seconde vie. Lorsque la *Thétis* eut recueilli les naufragés de la frégate anglaise et se fut mise en mesure de poursuivre le brick, tout rentra à son bord dans l'ordre accoutumé. On leva avec soin le pont et la batterie, comme on l'eût fait le matin, et l'équipage déjeuna. Vers une heure de l'après-midi, si les voiliers et les charpentiers n'eussent été occupés à réparer quelques avaries et si une certaine lassitude n'eût été emprunte sur les traits des hommes, on ne se serait pas douté qu'un combat avait eu lieu. Les matelots dormaient sur les passavants ; les officiers se promenaient sur le gaillard d'arrière. Quelques-uns s'étaient retirés dans leurs chambres. Le lieutenant, devenu commandant depuis quelques heures, était assis, presque couché sur la dunette. Au moment, en effet, où le pont de la frégate avait sauté, il avait été atteint d'un éclat de bois. Il avait la tête enveloppée de linges et paraissait souffrir de sa blessure.

De temps à autre, il se soulevait, regardait le brick par dessus le bord et s'inquiétait de ne pas le rejoindre plus vite. Georges et Raoul étaient sous le vent, debout sur le banc de quart. Raoul était rêveur, Georges préoccupé et impatient.

— Nous ne rattrapperons jamais le brick, dit-il.

— Qu'est-ce que cela te fait ? répondit doucement Raoul.

— Mais je le commanderais. Tu es maintenant second du bord, et je suis le plus ancien officier après toi. Et si je le commandais, d'ici à la Gadeloupe, où je serais sans doute chargé de le conduire, je pourrais rencontrer un bâtiment d'égale force et le capturer, ou faire au moins quelques prises de navires marchands.

— A moins, dit en souriant Raoul, que tu ne tombasses toi-même au milieu de l'escadre anglaise et que tu ne fusses fait prisonnier.

— Le navire que je commanderai ne sera jamais pris, répondit Georges.

Raoul le regarda lentement, en plongeant ses yeux dans les siens :

— Tu es ambitieux, lui dit-il.

— Et toi, ne l'es-tu pas ?

— Moi, pas encore. Jusqu'à présent, je n'ai point envisagé la vie sous ce point de vue. Je rêve trop souvent au retour. Bien souvent ajouta-t-il en montrant la mer, je m'amuse à bâtir sur cette plaine mouvante mes châteaux en Espagne. Je revois la maison de mon père, avec sa façade blanche où grimpent les clématites et les chèvrefeuilles, et, debout sur le seuil, mon père lui-même qui me tend les bras. J'aperçois, toute blonde et toute rose dans le jardin, ma petite cousine qui avait dix ans la dernière fois que je l'ai vue, qui en a seize aujourd'hui et que j'épouserai peut-être plus tard. Non, j'aime ma carrière pour elle-même, mais je ne suis pas ambitieux. Je le serai sans doute un jour si la fortune vient me prendre par la main, mais je ne la désire pas assez pour courir après elle.

Georges ne lui répondit pas : il regardait le brick.

— Ah ! enfin, s'écria-t-il, nous le gagnons.

La frégate, en effet, s'en approchait sensiblement. Le commandant, qui venait de s'en apercevoir en même temps que Georges, donna ordre de pointer une des pièces de chasse. Le boulet, tiré horizontalement, ricocha trois ou quatre fois sur la mer, et alla mourir, par un dernier bond, à une certaine distance du bâtiment anglais. Le commandant fit recommencer. Les hommes, arrachés à leur sommeil, se groupèrent curieusement sur les bastingages et sur le gaillard d'avant. Cette manière de mesurer la distance les amusait. On tira cinq ou six fois. Enfin, un dernier projectile, après avoir ricoché comme les autres, se logea dans l'arrière même du brick. L'équipage poussa un hurra. Les chefs de pièces demandèrent et obtinrent la permission de tirer, chacun à leur tour, sur le navire ennemi comme sur une cible. On leur recommanda seulement de ne pas l'endommager. Dès ce moment, les boulets se succédèrent à de courts intervalles en passant plus ou moins près des buts qu'ils s'étaient choisis. Les uns coupaient un cordage, les autres emportaient un homme. Ces derniers coups étaient les plus applaudis ; la guerre est parfois un jeu cruel. Tout à coup le brick, las de la fuite ou plutôt la jugeant impossible, vint au vent, présenta le travers à la frégate et lui lâcha toute sa bordée. Un éclat de rire répondit à cette attaque. Les boulets, tirés trop haut, avaient passé en sifflant dans la mâture, sans couper une seule corde. A près cette bordée, le brick